

# Marcel Drouin et Maurice Barrès

par

F. L'HUILLIER \*

Drouin et Barrès ont entretenu, entre 1889 et 1921, voire 1923, par intermittences, sans tapage, sans complaisance non plus, des relations contrastées dans le temps, parfois tendues, mais toujours empreintes d'estime, qui les honorent également et que l'histoire littéraire ne peut négliger.

Brillant élève de Janson, Marcel Drouin tenait entre 1888 et 1891 un cahier de lectures qui porte le témoignage d'une curiosité passablement éclectique, allant de Gœthe à Rimbaud, de Verlaine à Bourget. Barrès y figure, vraisemblablement pour le deuxième livre du *Culte du moi*, c'est-à-dire *Un homme libre*, paru en avril 1889, qu'il invoquera avec une sympathie particulière en 1900. Jetant un regard sur le passé, en 1906, il écrira que Barrès avait toujours représenté « une part, non la moindre, de sa jeunesse » : « Il était mon premier choix, la première aventure de mon goût personnel, une merveille..., que j'avais devinée, préférée. » Avec pudeur, il évoque ces « causeries » parisiennes auxquelles il avait participé, autour du maître, de Barrès assiégé par des « néophytes jaloux », lui-même, Drouin, « collégien timide » prenant tout au sérieux (déjà), touché par la « séduction » du maître de maison. Le « charme », au sens fort du terme, et « l'irritation », tel est le binôme du sentiment éprouvé par Drouin, et qui perdurera. Comment Drouin était-il entré dans ce cercle privilégié ? Rien ne permet d'invoquer la communauté d'origine — la Lorraine, le lycée de Nancy. Sans doute est-ce Maurice Quillot qui a conduit chez Barrès ses camarades Drouin et Le-grand (le futur Franc-Nohain).

Ce trio, responsable d'abord de *Potache-Revue*, ensuite de *La Conque*, obtint facilement de Barrès un encouragement, une dédicace. Tout de

---

\* Professeur honoraire à l'Université de Strasbourg.

suite Drouin s'est senti responsable de cette tentative littéraire. Au lendemain du naufrage de *Potache-Revue*, il a été rue Chaptal remercier Barrès (printemps 1889) et, avec la témérité ou la franchise de la jeunesse, il a saisi l'occasion de donner son sentiment sur les critiques divergentes de Sarcey, de Lemaitre et de Bourget provoquées par *Un homme libre*. Cela dans une lettre finissant par l'assurance des « amitiés fort respectueuses de deux apprentis de lettres ». Peu de temps après, il a présenté à distance l'idée d'une « revue pour de bon » — *La Conque* — pour laquelle il voudrait plaider de vive voix auprès du « cher maître », qu'il assure de sa « très respectueuse amitié ». Avec une sorte d'autocritique : « Ces camarades... très jeunes... prétendent tout bouleverser ; sans trop y croire, je souhaite leur succès. » Survient l'élection de Barrès comme député de Nancy (septembre 1889). Drouin prolonge une correspondance essentiellement littéraire, mais tout en se montrant sensible et ouvert à certains des aspects nouveaux — et explosifs — de la vie politique. Si, dans la ligne suivie jusqu'alors, il défend, contre Lemaitre et *Le Figaro*, l'égotisme barrésien, il attend du nouvel élu un discours à la Chambre — le soir de la Saint-Charlemagne, « le seul jour où j'y puisse aller », et il signe « un peu socialiste et tout à vous ». Le lendemain, il récrit sa lettre en concluant : « Prêchez-moi le socialisme, le vôtre j'entends. Je ne demande qu'à vous écouter. » En fait, il s'absorbe dans sa préparation à l'École Normale, où il est reçu premier en 1891. Barrès le félicite en des termes dont nous connaissons l'esprit par la lettre de remerciement qu'elle appelait. « Mon cher aîné... je suis fier de votre haute amitié... votre patronage m'est acquis, dont je n'abuserai pas. » Barrès lui avait reconnu, dans son compliment, une « puissance » à exploiter. Drouin, déjà philosophe et critique, doute de « l'harmonie » des « facultés » qui doit la supporter. Il ajoute : « La visite d'André Gide a suivi de près votre lettre. L'homme fervent, comme nous aimons l'appeler... ; nous avons cinq jours parcouru les Vosges, moins attentifs à la beauté des sites qu'à celle de nos idées, de ses idées... »

Voici donc Drouin séduit toujours par Barrès, mais aussi par Gide, l'ami et le beau-frère demain <sup>1</sup>.

Suit un vide de plusieurs années. Drouin fait son année de service militaire (1891-92), retourne à l'École de la rue d'Ulm ; est reçu à l'agrégation de philosophie (1895), passe quelques mois à Berlin, entre un moment à la Fondation Thiers (1896-97), se marie et commence en province une

1. Le 18 août 1891, André Gide écrivait à Barrès qu'il venait de faire dans les Vosges un petit voyage à pied « avec mon ami Drouin, ce glorieux de Normale et que vous avez si bien félicité ».

carrière universitaire qui ne le ramènera à Paris qu'en 1906. Les rapports entre Drouin et Barrès se sont relâchés dès 1892, comme l'atteste le ton de deux lettres du mois d'août : « Si le sujet dont vous vouliez m'entretenir peut être traité par lettre, écrivez-moi..., mieux eût valu une conversation, mais c'est moi seul qui y perdrai. Veuillez me croire votre bien dévoué. »

Un nouveau chapitre va s'ouvrir, non plus sous le signe des enthousiasmes de l'égotisme, mais sous celui de la crise du dreyfusisme. Drouin prend position contre Barrès. En octobre 1898 il adresse à un nouveau journal, *La Volonté*, un article intitulé « Sur Kant et les droits de l'homme, contre Barrès, Maurras et Vogüé ». Il prend rang parmi des pétitionnaires, et sous son nom, à côté de Lucien Herr et de Péguy. Mais c'est sous le pseudonyme de Michel Arnauld et sur le terrain de la critique littéraire qu'il affronte son ancien grand ami. De *L'Appel au soldat* il écrit, dans *La Revue Blanche* du 15 juin 1900, un compte rendu rigoureux et sévère. « L'ambition de M. Barrès était grande », celle d'unir histoire, roman, programme, confession. Mais en réalité il fait d'abord « un geste de combat ». Il se présente comme un disciple du général cherchant à formuler une doctrine encore inexprimée et finalement il annonce un nationalisme qui ne s'inscrit pas dans la filiation boulangiste : un Sturel-Boulangier « n'aurait pas demandé comment une nation se conserve, mais comment elle se perfectionne et s'agrandit ». Il aurait repoussé l'alliance de Drumont. Ce nationalisme annoncé « ne regarde que le passé ». Le Lorrain Drouin suit le Lorrain Barrès dans ses voyages en Lotharingie et il estime « fastidieuse » l'interprétation barrésienne d'une inéluctable réparation, car « les populations mosellanes jouissent de la paix et de la sécurité sans souci des maîtres changeants qui leur garantissent ces biens ». À son tour Drouin peut aussi faire parler les morts, qui diraient : « Un idéal n'est pas héréditaire, la tradition l'ébauche sans l'achever. On ne comprend les morts qu'en les dépassant. Suivez la lumière vivante. N'interrogez pas les tombeaux ! » Telle est l'antithèse du nationalisme barrésien. Mais Drouin ne reste pas sur le terrain étroit de « l'adversaire » politique. Il signale les beautés de l'ouvrage, éclatantes dès le premier chapitre, des morceaux de bravoure comme le voyage de Sturel en Italie ou cette lettre d'Allemagne de Roemerspacher, dans laquelle celui qui vécut à Berlin cinq ans plus tôt trouve matière à réflexion sur Gœthe et la pensée allemande. Finalement sa conclusion évite l'outrance et la rupture : « Des milliers d'admirateurs vont acheter *L'Appel au soldat* pour admirer le titre. Nous, cependant, relisons *Un ennemi des lois* et *Le Regard sur la Prairie*. »

À la fin de 1901, *Le Drapeau* commence la publication de *Leurs Fi-*

gures, qui paraissent en librairie en février suivant. Le sage et méditatif Drouin réagit dès avril, dans *La Revue Blanche*, avec un compte rendu plutôt bref. À ses yeux, il s'agit d'une « histoire énergique, partielle et passionnée » de toute l'affaire du Panama, une suite des « cruels articles » du *Figaro*. « Il y a des gens [...] que la haine rend plus forts et plus lucides et qui savent en extraire quelque beauté. » Barrès est de ceux-là. Mais, « séparé de son sujet par quelques années [...] il le regarde d'un œil distant et d'une âme à moitié détachée ». En définitive, ce *Roman de l'Énergie nationale* avait été « gâté par une ambition trop pratique et [par] un souci d'action immédiate ». Arnauld-Drouin attend et souhaite autre chose. « Il a montré sa puissance, il a beaucoup appris et beaucoup gagné. Il ne peut plus retourner aux fantaisies de sa jeunesse. En quelle œuvre plus mûre saura-t-il allier sa vigueur nouvelle à ses grâces d'autrefois ? »

La réponse est décevante : les *Scènes et doctrines du nationalisme*, qui paraissent peu après, ne peuvent que choquer Drouin : d'où trois pages denses dans *La Revue Blanche* du 1<sup>er</sup> novembre 1902. Sans insister sur les « défauts de composition » et l'encombrement de chapitres hétéroclites dans un volume de plus de 500 pages, Arnauld combat la thèse barrésienne sur le plan le plus élevé — le plan philosophique, son domaine : on ne peut « fonder la société sur la logique », comme le tente Barrès, on ne peut « qu'ordonner la société selon la raison » en subordonnant les intérêts passagers à des conditions constantes et harmonieuses. Ne pas méconnaître les « nécessités antérieures », sans doute, mais « négliger d'abord les différences individuelles pour poser les principes... ce n'est pas nier ces différences ni refuser de leur faire ensuite une part ». Sur le plan de l'histoire nationale, « si le nationalisme est l'acceptation d'un déterminisme », il doit accepter « tout le déterminisme national » et ne pas opposer « la Terre et les Morts aux vivants ». Encore moins est-il acceptable pour « l'accomplissement de la tâche nationale » de faire appel à « tous ces bons Français » reconnus comme tels pour avoir « combattu contre le droit ». Ici l'Affaire ne lui permet aucun ménagement. Ce livre, écrit-il, « contient telles pages, telles taches de boue et de venin que ni le temps ni la gloire littéraire ne pourront jamais laver. On s'indigne. » Pourtant Arnauld surmonte sa propre violence. Il a concédé en exorde : « Il faut pourtant que j'en parle enfin, car il n'est pas sans mérite et ne sera pas sans influence. » Et en conclusion il cite longuement une lettre du « très libéral » Havet au « très catholique » Barbey d'Aurevilly : « Une thèse erronée peut être une occasion de penser très fortement... et c'est précisément ce que vous faites... Vous êtes à la fois puissant et impressionnant..., vous réussissez supérieurement à nous faire sentir que,

quand on a dit qu'on ne l'est plus [monarchique et catholique], tout n'est pas dit et qu'on n'a pas trouvé pour cela la solution de tous les problèmes. » Et revenant au livre en question, ce mot final : « Non, tout n'est pas dit quand on a dit qu'on n'est pas nationaliste. »

*Au service de l'Allemagne* paraît par fragments dans *La Revue des Deux Mondes* à partir du 1<sup>er</sup> novembre 1904, en livre en avril suivant. De Bordeaux, qu'il va quitter pour Paris à la rentrée prochaine, Drouin, visiblement surpris par un ouvrage si diffèrent, à tous égards, des précédents, se hâte (le 12 juin) de venir « en parler » à l'auteur, qui lui avait adressé un exemplaire. « En l'envoyant à Michel Arnauld, vous vous êtes souvenu, je suppose, que Marcel Drouin était un de vos lecteurs les plus anciens et les plus fidèles. » Confirmant sa position d'adversaire des dernières années, il précise : « Il faudrait vous figurer le malaise, les scrupules, la discorde intérieure où m'avait jeté chacun de vos derniers ouvrages pour comprendre ma joie d'en recevoir un que je puisse goûter sans réserve et tout entier. » Ce qui l'a touché surtout, c'est « la tenue morale, l'absence d'intention polémique et le sens des réalités... On n'imagine pas le volontaire Ehrmann agissant autrement que vous ne le faites agir. » Pour lui comme pour Barrès, « l'horreur d'une domination étrangère est assez prouvée par les luttes et le trouble d'une âme cultivée ». Sensible au mouvement d'émotion nationale qu'allait traduire son ami Péguy (*Notre Patrie*, octobre 1905), Drouin admettait ce qu'il avait éludé en 1900, à savoir qu'il existait un problème lorrain et un problème alsacien. « L'Alsace est demeurée un tout... et sous le joug allemand... tout de même réussit à vivre. » La Lorraine, elle, coupée en deux tronçons, « souffre », « languit », « se meurt ». Avec tact, le critique Arnauld exprime le souhait de retrouver la même perspective dans les ouvrages à venir « mettant d'accord la raison et le sentiment ». Alors « personne n'applaudira plus cordialement à leur succès que votre dévoué critique et admirateur ». Réponse de Barrès, dès le 30 juin : « Mon cher Drouin, je suis content que ce livre vous satisfasse et vous remercie de votre lettre. Souvenirs affectueux. » Réponse un peu courte et quelque peu distante. Barrès fit attendre la suite logique de son livre « alsacien ». *Colette Baudouche* se présente dans *La Revue des Deux Mondes* du 7 novembre 1908.

Mais dans l'intervalle il donne à la même revue, et à l'automne de 1905, un *Voyage à Sparte* dont la richesse incite Drouin à un nouvel examen non seulement de l'art littéraire de son illustre concitoyen, mais encore de sa place dans la pensée politique du temps. D'où le titre singulier de son compte rendu dans *L'Ermitage* du 15 avril 1906 : « Le Voyage de Sparte et Maurice Barrès ». C'est dans cette contribution que Drouin fait le rappel des moments qui rapprochèrent d'abord, puis de plus

en plus opposèrent les deux hommes. Il lui est pénible, mais nécessaire, de revenir sur le cycle de *l'Énergie nationale* : « Ces volumes [...] ne furent pas écrits pour moi ; je m'y heurte, je m'y meurtris à chaque ligne. Mais il faut bien que je les lise, que je les relise, que j'en parle, au risque d'en dire très mal tout le mal et plus mal le bien que j'en pense. Tout de même, il est temps que cela finisse. Est-ce la faute à Gide ou la faute à Ghéon ? *La Mort de Venise, Au service de l'Allemagne* ont paru sans qu'il me fût loisible d'inviter personne au partage des plaisirs qu'ils m'ont donnés. » Voilà une phrase grosse de sous-entendus ! Et ce philosophe qui pèse toujours ses mots écrit à la suite que *Le Voyage à Sparte* « suffirait à me presser de relire son œuvre entière... pour y retrouver une fois de plus les mêmes joies d'ivresse lucide ». Il me paraît secondaire de rappeler en quels termes heureux Drouin analyse les traits d'« atticisme », mais nécessaire de citer ce jugement : « je ne crois pas que Barrès ait jamais écrit mieux. »

Barrès continue de fasciner Drouin. Au terme de cette présentation aussi brillante qu'érudite, où interviennent les héros du monde grec aussi bien que Renan et Maurras, et en complément apparemment imprévu et pourtant logique, le critique revient sur la trajectoire suivie par l'écrivain du *Culte du moi* depuis qu'il se donna comme règle en 1888 : « Réalise, ou parais réaliser la formule entière ; acquiers toute la gloire que tu t'es ouvertement proposée. » La trilogie de l'Égotisme a subi dans l'esprit d'Arnauld une sorte de décanation : « Est-ce pour les avoir trop relus que je juge ces trois livres un peu longs et traînants ? », n'admettant toujours pas, en outre, ce qu'il y trouve « de froideur, de mépris et de dédain » ? Mais c'est à l'action et à la doctrine de Barrès qu'il revient. Certes, « ce n'est pas ici le lieu de réveiller une vieille querelle ». Et pas davantage il ne peut lui être reproché d'avoir pris parti. Mais — et ici le ton redevient vif — « ne pouvait-il pas [...] laisser à ces gens-là [Gyp, Rochefort, Drumont] la besogne courante d'outrage et d'invective ? » Il a décoché « des flèches empoisonnées » et la cicatrice des blessures brûle encore. Cette outrance, il l'a confessée parfois et encore dans ce *Voyage*, prenant à son compte le beau vers d'Antigone : « Je ne suis pas née pour partager la haine, mais pour partager l'amitié. » Elle constitue une faute « lourde à porter ». Quant au nationalisme, ses « fondations » sont « d'inégale solidité ». « Je ne découvre chez Barrès qu'une thèse vraiment venue à maturité : *Au service de l'Allemagne*, sans ôter aux Français d'Alsace une attitude viable, digne, efficace, à la portée du plus grand nombre. » En conclusion Drouin s'adresse aux « disciples » du maître et même, curieusement, à la jeunesse symbolisée par Philippe, le fils de Barrès (qui a dix ans) : qu'elle trouve dans « l'idéologie » barré-

sienne « un rêve fait d'élégance morale et de clairvoyance ».

Drouin espérait-il ouvrir un vrai dialogue ? On peut le supposer, en notant que Gide, dont l'influence était capitale, n'était pas disposé avant 1910 ou 1911 à envisager une collaboration littéraire avec Barrès. De son côté, Barrès n'aurait réagi à la magnifique étude d'Arnauld que par une note de ses *Cahiers* : « Article utile, "Le Voyage de Sparte" de Marcel Arnauld. » Pourtant une lettre non datée de Drouin à Barrès, d'un ton nouveau (« mon cher ami ») suit de près un « entretien » jugé « très profitable » et apparemment lié aux thèmes du *Voyage de Sparte* ou du moins à sa conclusion. Il renouvelle la mise en garde qu'il s'était autorisée concernant l'avenir du jeune Philippe. « Je ne suis pas sans inquiétude pour votre Philippe aux yeux clairvoyants. » Si « d'avance il se ferme à d'autres recours [que vos « croyances »], quel riche de troubles futurs... Tous ceux qui de trop bonne heure ont eu besoin d'un absolu ont su moins que d'autres s'y maintenir. »

Suit une nouvelle pause dans l'échange entre les deux hommes, jusqu'en 1909. La *Revue hebdomadaire* publie *Colette Baudoche* à partir de novembre 1908 — et Juven sous forme de livre en mars 1909. Barrès en dédicace un exemplaire d'auteur « à Marcel Drouin, à Michel Arnauld, amitiés de Maurice Barrès ». Drouin accuse réception aussitôt (25 février) par une lettre — « cher maître et ami » — où domine l'admiration. « Il aurait fallu lire trois fois votre livre avant de vous en dire un mot. Je n'ai pu le lire qu'une fois, en hâte, le soir même où je l'ai reçu. À le mieux savourer, saurai-je y découvrir rien de plus ? Non sans doute. » Au fait : « Tout ce que je sais de Metz et du pays de la Seille auquel je tiens par ma mère m'assure que vous ne vous êtes pas trompé. » Sur deux points seulement il croit que « le souci de concentration littéraire » a écarté l'auteur de « la simple vérité ». Il s'en expliquera de vive voix ou dans *La Nouvelle Revue Française*, après le voyage qu'il se propose de faire en Égypte aux vacances de Pâques. Barrès témoigne son amitié en demandant à *L'Écho de Paris* (en mars) d'accueillir les lettres que Drouin enverra de là-bas. Mais Drouin a horreur de la précipitation. Il gardera pour lui ses notes et ses souvenirs. Il s'en excuse par une lettre du 11 décembre à son « cher maître et ami », qui le gronde (« ne m'appellez pas cher maître ! ») et l'invite à déjeuner avec Quillot (17 décembre). Ainsi se retrouvent au propre et au figuré de vieux camarades...

C'est dans *La NRF* du 1<sup>er</sup> octobre 1910 que paraît le compte rendu de Michel Arnauld : « En relisant *Colette Baudoche* » — une lecture attentive et réfléchie. « On dirait que la grâce attique l'a touché tandis qu'il revenait à sa Lorraine. » Toutefois, pour conquis qu'il soit lui-même et accepte « l'essentiel du dessein » de Barrès, il entend « essayer de décou-

vrir quels moyens il a négligés, qui l'eussent fait accepter de tous ». L'essentiel du dessein : en une page Drouin rappelle ce que Barrès a montré et démontré dans son *Au service de l'Allemagne*, à savoir que l'avenir de l'Alsace est assuré par ces « jeunes hommes » qui se résignent à servir pour conserver. Tandis que « notre pauvre Lorraine »...! Elle est « plus écrasée que l'Alsace, médiocrement armée pour la lutte », — exposée à « la lente agonie » si elle abandonne le pouvoir aux immigrés ou à la mort si elle fait l'effort d'une transformation résolue et complète. « L'histoire de Colette est un symbole. » Contre ceux qui prétendraient que les thèses soutenues par le professeur allemand et ses collègues sont après tout les mêmes que celles de Barrès, Drouin proteste énergiquement. Il défend le nationalisme de Barrès, « quels que soient d'ailleurs ses défauts ». Mieux, il regrette que Barrès ait connu « trop peu » l'Allemagne pour « pénétrer jusqu'à l'essence de l'impérialisme allemand » et le « vieux fond mystique » qu'il a lui-même découvert. Ces réflexions ne l'empêchent pas de risquer une version personnelle du drame de Colette, sensiblement différente de celle de Barrès. Colette aurait été émue par les attentions d'Asmus, mais elle aurait fini par découvrir qu'« il était bien un étranger », que l'épouser serait devenir étrangère et qu'elle ne saurait être heureuse à ce prix. Alors seulement Colette aurait obéi à ses morts, non pour leur payer une dette, mais parce que leur cause était demeurée la sienne et qu'elle sentait leur âme mêlée à la sienne, malgré ses efforts pour l'en séparer.

Barrès lui répond longuement, le 15 octobre. « Non, non, non, mon cher Arnauld, le dénouement que vous me proposez est bien inférieur au mien... Colette pleure à la messe de la cathédrale, comme vous-même, Drouin, vous seriez tenté d'y pleurer... Quant à Asmus, je n'ai pas mis en lui toute la puissance du génie germain, bien sûr... Je suis resté dans ce foyer messin et j'y ai vu les Allemands qu'on y voit. C'était mon devoir de tenir bien droit le sillon que je voulais tracer. À vous de nous donner un Goethe... Merci, mon cher Drouin, de l'attention que vous donnez à ce petit livre. J'en suis fier et vous serre la main. »

Peu après, Drouin appréciera le *Pascal* de Barrès, « un raccourci pathétique » de la vie du philosophe (lettre du 15 janvier 1911).

Nous ne retrouvons rien sur les rapports de Drouin et de Barrès jusqu'à la « grande guerre ». Toutefois le voyage de Drouin à Strasbourg, au printemps de 1912, ne s'explique pas sans l'intermédiaire de Barrès, qui avait découvert le docteur Bucher dix ans plus tôt — le docteur Bucher qui accueillit Michel Arnauld pour une « causerie du soir » dont nous n'avons pas retrouvé la trace.

Relevons encore, comme signe d'entente intellectuelle entre les deux



hommes de lettres, le compte rendu de Michel Arnauld, dans *La NRF* du 1<sup>er</sup> août 1914, de l'opuscule de Barrès *L'Abdication du poète*. Bornons-nous à sa magnifique introduction : « Ni la décomposition de Venise, ni le délabrement des églises de France ne surpassent en pathétique la vieillisse désolée d'un Lamartine et l'on ne s'étonne pas que M. Barrès ait interrogé le mystère de cette grande âme... »

Août 1914. Voici les deux hommes, également patriotes, confrontés à l'action. Drouin félicite Barrès, le 6 août, de l'article de *L'Écho de Paris* qui inaugure cette « chronique de la Grande Guerre » qu'il commence par titrer « L'Âme française ». Lui-même regrette de ne plus appartenir à « la couverture » et ronge son frein. Mobilisé (mars 1915) — passons sur les épisodes, — il est affecté en avril 1916 au Bureau de la presse allemande de Réchésy. C'est là que le caporal Drouin se sentit utile, rejoignant le docteur Bucher — sur le sort duquel il avait dit à Barrès son inquiétude dès le 6 août 1914, — Jean Schlumberger, André Hallays. Il me semble que la rencontre de Barrès et de Drouin à Réchésy, précisément, en mai 1917, permet de faire le point de leurs rapports. Drouin écrit à sa femme : « Barrès est ici depuis trois jours, content [...] de causer avec abandon. Je ne l'ai jamais vu aussi parfaitement simple et gentil [...]. Plusieurs de ses compagnons, à le voir marqué par l'âge, regrettent le bel animal de combat [...]. Dès avant la guerre, j'avais remarqué chez lui un souci nouveau de comprendre l'adversaire et de lui rendre justice autant qu'on peut le faire sans désarmer. Je m'obstine à tenir cela non pour décadence, mais pour progrès intérieur. Il a travaillé, il s'est renseigné, il m'a consulté [...] sur le plan d'un petit discours qu'il doit tenir à Nancy. Il s'est aussi informé de la sagesse de Goethe... »

Drouin a été, de bout en bout, un lecteur passionné de Barrès. Disciple enthousiaste au temps de l'adolescence égotiste, il a dès les années 90 mûri une critique exceptionnellement intelligente, qui fut parfois une nette réfutation. Nous regrettons qu'il n'ait pu suivre systématiquement (pourquoi ?) l'œuvre entière de son concitoyen, mais cette forme incomplète de dialogue aide encore aujourd'hui à la compréhension de Barrès — et du « sage » de la NRF.

*Les éléments de la correspondance inédite entre Marcel Drouin et Maurice Barrès, en dehors de ceux qui appartiennent au Fonds Maurice Barrès de la Bibliothèque Nationale, ont été aimablement mis à ma disposition par M. Michel Drouin, qui les tient de son père.*